



HAL
open science

Deux cathédrales à l'ombre du pouvoir : Notre-Dame de Paris et Sainte-Sophie de Constantinople

Stephanos Efthymiadis, Béatrice Caseau

► To cite this version:

Stephanos Efthymiadis, Béatrice Caseau. Deux cathédrales à l'ombre du pouvoir : Notre-Dame de Paris et Sainte-Sophie de Constantinople. Actes du colloque d'archéoaoustique et musicologie (Avignon, 7-9 septembre 2023), Sep 2023, Avignon, France. pp.67-80, 10.5281/zenodo.14163347 . hal-04822810

HAL Id: hal-04822810

<https://hal.science/hal-04822810v1>

Submitted on 6 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

RÉSONANCES GOTHIQUES



Actes du colloque d'archéoacoustique et musicologie
(Avignon, 7-9 septembre 2023)

INSTITUT COLLEGIUM MUSICÆ DE L'ALLIANCE SORBONNE UNIVERSITÉ

Collection MusiqueS & Interdisciplinarité

Direction scientifique du volume

Béatrice CASEAU

Frédéric BILLIET

Comité Scientifique

Frédéric BILLIET (Sorbonne Université)

Susan BOYNTON (Columbia University)

Béatrice CASEAU (Sorbonne Université)

Achille DAVY-RIGAUX (CNRS)

Mark EVERIST (University of Southampton)

Brian F.G. KATZ (Sorbonne Université)

Lucia ORLANDI (École française de Rome)

Théodora PSYCHOYOU (Sorbonne Université)

Coordination des publications du Collegium Musicæ

Achille DAVY-RIGAUX

Direction du Collegium Musicæ

Théodora PSYCHOYOU

Coordination d'édition

Nancy HACHEM

Secrétariat de rédaction

Lucia Maria ORLANDI

Design graphique

Adeline GOYET

Design graphique, mise en page et illustration de couverture

Fabien TESSIER

Novembre 2024

DOI → <https://doi.org/10.5281/zenodo.14163436>

Disponible en versions PDF et E PUB

Avec le soutien de l'ANR pour le projet PHEND (The Past Has Ears at Notre-Dame) et
de l'European Union's Joint Programming Initiative on Cultural Heritage pour PHE (The Past Has Ears)



Deux cathédrales à l'ombre du pouvoir :

Notre-Dame de Paris et Sainte-Sophie de Constantinople

Béatrice CASEAU

Sorbonne Université, IUF, UMR 8167 Orient & Méditerranée, IReMuS, France
bacaseau@yahoo.fr

Stephanos EFTHYMIADIS

Open University of Cyprus, Chypre
efthymiadis@ouc.ac.cy

DOI → <https://doi.org/10.5281/zenodo.14163347>

RÉSUMÉ

Cet article traite de la manière dont les reliques de la Passion, et en particulier la relique de la Vraie Croix apportée par Héraclius à Constantinople, sont conservées au Palais impérial qui a des chapelles palatines riches en reliques du Christ. La relique de la Vraie Croix est prêtée par les empereurs byzantins à la cathédrale Sainte-Sophie de Constantinople pour certaines fêtes, dont la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix le 14 septembre. C'est ce modèle byzantin que reprend Louis IX qui fait construire la Sainte-Chapelle pour servir d'écrin aux reliques de la Passion achetées à l'empereur latin de Constantinople, Baudouin I^{er}. L'article étudie le rituel choisi par le roi de France pour la réception des reliques, leur dépôt temporaire à la cathédrale Notre-Dame de Paris et l'influence byzantine dans la manière dont Louis IX, loin de déposer les reliques à Saint-Denis comme Philippe Auguste ou à la cathédrale Notre-Dame, fait construire la Sainte-Chapelle pour leur servir d'écrin. Comme les empereurs byzantins, le roi utilise les reliques de la Passion pour mettre en avant son lien personnel, sans médiation cléricale, avec le Christ.



DEUX CATHÉDRALES À L'OMBRE DU POUVOIR :

Notre-Dame de Paris et Sainte-Sophie de Constantinople

Béatrice CASEAU et Stephanos EFTHYMIADIS

Entre 1239 et 1242, le roi de France Louis IX acheta à l'empereur latin de Constantinople des reliques de la Passion que les empereurs byzantins avaient collectées et regroupées au sein du Palais impérial, en particulier dans l'église de la Théotokos du Pharos (Flusin, 2001 ; Magdalino, 2004). Le roi avait déjà acheté en 1239 la couronne d'épine. En 1241, il fait venir un morceau de la Vraie Croix, puis peut-être en 1242, un autre fragment de la Croix, la Sainte Lance, la Sainte Éponge. Le cérémonial qu'il met en place pour accueillir ces insignes reliques de la Passion le place à la première place parmi les officiants (Bozoky, 2007). Il fait construire une estrade en bois un peu hors de Paris à Saint-Antoine-des-Champs et va au-devant des reliques. Mathieu Paris nous renseigne sur cet épisode qu'il dit avoir eu lieu le vendredi de la Semaine sainte :

On avait construit près de l'église Saint-Antoine un grand échafaud en manière de reposoir. Le roi y monta avec les deux reines, à savoir la reine Blanche sa mère, et la reine Marguerite, sa femme, et avec ses frères, en présence d'archevêques, d'évêques, d'abbés et autres religieux, ainsi que de plusieurs nobles seigneurs français et d'une foule innombrable de peuple qui était à l'entour. Là au-milieu de l'allégresse universelle qui inspirait un si glorieux spectacle, le roi, le visage baigné de larmes éleva ladite croix dans les airs, et tous les prélats qui étaient présents entonnèrent d'une voix forte l'hymne : «Voici la croix du Seigneur». Après que tous l'eurent adorée avec vénération et dévotion, le roi, pieds nus, vêtu d'une simple tunique de laine, la tête découverte, et ayant fait préalablement un jeûne de trois jours, la porta jusqu'à la ville de Paris et jusqu'à l'église cathédrale de la bienheureuse Vierge, suivant en cela l'exemple du très noble triomphateur, l'auguste Héraclius. (...) Après que le cortège eut fait station à l'église cathédrale, au son de toutes les cloches de la ville qui étaient en branle, et après qu'on eut lu solennellement des oraisons spéciales, le roi revint au Grand Palais, qui est au milieu de la ville, portant glorieusement, lui la croix, et ses frères la couronne, et suivi d'une superbe procession de prélats, telle que jamais dans le royaume de France on n'en avait vu de plus solennelle ou de plus réjouissante. (Mathieu Paris, *Grande chronique*, p. 117-119)¹

Les prédécesseurs de Louis IX ont déposé les reliques qui leur étaient offertes dans des monastères ou des églises. Le trésor de Saint-Denis signale ainsi une croix de Philippe Auguste contenant du bois de la Sainte Croix reçu

1 Texte latin : *Matthæi Parisiensis Chronica majora*, p. 90-91.

de Baudouin I^{er} de Constantinople (*Le Trésor*, 1752). Quand en 1205 l'empereur latin de Constantinople Baudouin I^{er} fit cadeau de reliques venues du palais du Boucoléon à Philippe Auguste, comprenant un morceau de la Vraie Croix, des cheveux de l'enfant Jésus, une épine de la couronne d'épines, une côte et dent de l'apôtre Philippe, le roi ne les conserva pas pour lui-même mais il les remit à l'abbé de Saint-Denis (Durand, 2001, p. 38 ; Bozoky, 2007, p. 23). Elles furent déposées dans des reliquaires d'or.

Au contraire de Philippe Auguste, Louis IX ne dépose pas les reliques dans l'abbaye royale. Si Louis IX se rend bien à la cathédrale de Paris avec le bois de la Croix, il n'y dépose qu'un temps la précieuse relique qu'il souhaite conserver au sein du Palais royal avec les autres reliques de la Passion, pour lesquelles il fait construire dès 1241 une Sainte Chapelle. Mathieu Paris cite explicitement l'empereur Héraclius et on perçoit que le modèle byzantin a inspiré le roi de France qui a cherché à reproduire en l'adaptant le modèle byzantin.

Les deux cathédrales, Sainte-Sophie de Constantinople et Notre-Dame de Paris, ont en commun d'avoir un statut privilégié en raison de leur proximité avec le pouvoir politique comme église cathédrale de la capitale de l'empire byzantin, pour l'une, et du royaume de France, pour l'autre. Cela leur assure une influence sur les pratiques liturgiques et musicales largement au-delà de leur diocèse. Les deux cathédrales ont aussi comme point commun d'avoir reçu les reliques de la Passion, à dates régulières pour l'une et de manière ponctuelle pour l'autre, mais elles font chacune face à la concurrence de chapelles palatiales qui les ont privées de bénéficier pleinement du prestige des reliques les plus importantes de la chrétienté, qui demeurent propriété du pouvoir politique qui en exploite la renommée et le prestige. Cet article se penche sur l'influence que la pratique impériale byzantine a pu avoir sur Louis IX et sur les rapports complexes que le pouvoir politique entretient avec le pouvoir ecclésiastique.

Après la conquête des provinces d'Orient à la suite de sa victoire sur Licinius en 324, l'empereur Constantin choisit le site de Byzance pour établir une ville qui portera son nom : Constantinople. Elle devient, sous ses successeurs, la capitale de l'empire et à partir de 451, le siège d'un patriarcat dont le territoire s'étend sur la Thrace et l'Asie Mineure. L'empereur Constantin est célèbre pour avoir octroyé la liberté religieuse aux chrétiens et permis la construction de basiliques chrétiennes non seulement à Rome mais aussi en Palestine, lieu de la naissance du christianisme. Il fait ériger à Jérusalem un ensemble de bâtiments qui dessinent, en un même lieu, une géographie sacrée du christianisme en regroupant les épisodes centraux de la Passion, la Crucifixion du Christ au Golgotha, mais aussi sa mise au tombeau lieu de sa Résurrection. Ce regroupement permet de créer un lieu saint majeur qui attire de très nombreux pèlerins dès le IV^e siècle et dont la sauvegarde motive les croisés au Moyen Âge.

Ce complexe monumental, détruit sur ordre du calife Al-Hakim en 1009, est partiellement reconstruit dans les années suivantes, pour une part grâce au soutien financier de l'empereur Constantin Monomaque, et il est connu sous le nom de Saint-Sépulcre au Moyen Âge.

Le iv^e siècle est aussi la période d'un intérêt soutenu pour toutes les traces matérielles du passage du Christ sur terre. On attribue, selon une légende établie à la fin de ce siècle, à Hélène, la mère de l'empereur Constantin, l'invention de la Sainte Croix qui devient la relique principale de la Passion, l'instrument du Salut, et donc un objet inestimable offert de manière contrôlée à la vénération des fidèles (Frolow, 1961 ; Drijvers, 1991).

Nous avons sur la vénération de la Croix le témoignage d'Égérie, une femme qui fit un pèlerinage à Jérusalem dans les années 380 et qui commente aussi l'organisation des fêtes religieuses chrétiennes dans la ville sainte (*Égérie, Journal de voyage*). Avec elle, nous suivons les festivités de la Semaine sainte, appelée aussi la « grande semaine » pour la distinguer des autres semaines de l'année qui sont autant de petites semaines saintes. À Jérusalem, les célébrations durent toute la journée, elles commencent dès l'aube et se terminent tard avec les vigiles. La vigile du jeudi au vendredi dure toute la nuit. Le vendredi, on renvoie fidèles et pèlerins se reposer un peu pendant la journée puis on les fait venir au Golgotha, lieu présumé de la crucifixion, situé dans le complexe constantinien, entre la basilique et la chapelle de l'Anastasis. On y installe le coffret d'argent doré qui contient le bois de la Sainte Croix. Il est déposé sur une table et chaque fidèle ou catéchumène présent est alors autorisé à venir embrasser l'instrument du Salut et sent une connexion personnelle avec ce bois salvifique. Deux autres reliques, l'anneau de Salomon et l'ampoule ou la corne ayant servi à l'onction des rois sont aussi présentées à la vénération des fidèles. En se succédant et en rappelant le sacrifice par Jésus de sa vie pour le salut du monde, les lectures et les chants qui durent trois heures engendrent une forte émotion (Maraval, 1997, p. 289).

Les diacres surveillent de près cette relique insigne, car, nous raconte Égérie, un pèlerin avait mordu le bois et emporté un morceau de la Croix pour sa protection personnelle. La relique de la Croix n'est accessible au toucher des fidèles que pour certaines fêtes, lors de la fête de l'Exaltation de la Croix le 14 septembre, et le Vendredi saint sous l'étroite surveillance de l'évêque et de deux diacres. Elle est visible le reste de l'année, mais derrière des portes de fer dans un « *sacrarium* », une chapelle latérale du Martyrium, la grande basilique bâtie par Constantin (*Paulinus Nolanus*, ep. 31.6). Un prêtre, le *stavrophylax* ou gardien de la Croix, monte la garde. La convoitise sur cette relique est telle que des morceaux de la Croix commencent à se disperser rapidement jusqu'en Occident. Les empereurs byzantins considèrent qu'ils peuvent en disposer dans le cadre des relations diplomatiques qu'ils entretiennent. La relique,

gracieusement confiée au clergé de Jérusalem par la famille impériale du temps de Constantin, a pris une telle importance que le pouvoir impérial en distribue des morceaux à qui lui semble bon. On la retrouve par exemple au monastère Sainte-Croix de Poitiers où la reine Radegonde fait installer la relique dont l'empereur Justin II lui a donné un fragment entre 565 et 573 (Frolow, 1961, p. 179 ; Bozoky, 2006).

On comprend l'émotion intense qui a parcouru l'empire byzantin quand parvient la nouvelle de la victoire des Perses et de la capture de Jérusalem en 614, qui entraîne la déportation d'une partie de la population chrétienne, de son patriarche et en plus du précieux coffret contenant l'insigne relique de la Croix. L'objet qui plus que tout autre aurait dû protéger la ville, puisque c'est l'une des fonctions des reliques, n'a pas pu empêcher la catastrophe de se produire et c'est un sujet de lamentations pour les chrétiens qui cherchent quel péché a pu faire se détourner d'eux le visage de Dieu. En 628, cependant, l'empereur byzantin Héraclius, s'approche de Ctésiphon, la capitale de l'empire perse. On lui rapporte la relique, dont les sources chrétiennes affirment qu'elle aurait été conservée intacte dans son coffret. Après une cérémonie solennelle à Jérusalem en présence du patriarche, à qui il ne rend qu'une partie de la relique, l'empereur décide d'installer la relique de la Sainte Croix à Constantinople, non dans la cathédrale Sainte-Sophie mais dans une chapelle du Palais impérial (*The Armenian History*, p. 88-91). Dans la ville impériale, elle est désormais la possession des empereurs, qui la prêtent au patriarche pour les cérémonies lors de la fête de l'exaltation de la Sainte Croix le 14 septembre et pendant la Semaine sainte, le Vendredi saint. Elle est alors exposée à Sainte-Sophie, la cathédrale de Constantinople. D'autres occasions de sortir les reliques de la Croix sont ajoutées au fil des siècles (Flusin, 2020, p. 273-278).

Nous avons sur cette cérémonie de l'exposition du bois de la Croix à Sainte-Sophie le témoignage d'Arculf, un évêque venu d'Occident qui passa par Constantinople. Dans les années 680, ce pèlerin se trouvait au monastère d'Iona, établi sur une île au large de l'Écosse, et il raconta à l'abbé du lieu, Adomnan (abbé de 679 à 704), ce qu'il avait vu en Terre sainte, mais aussi en Égypte, en Crète et à Constantinople, où il séjourna plusieurs mois. Il a été frappé par la cérémonie de la vénération de la relique de la Croix à Sainte-Sophie où des foules viennent embrasser la Sainte Croix (*Adomnan's De locis sanctis*, p. 106 ; Maraval, 1996, p. 238-289). Il a pu lui-même participer à ce rituel de la Semaine sainte, où s'exprime une piété tactile : les participants sont invités à toucher et à embrasser la relique de la Croix. Tous font ce geste avec révérence et dévotion dans l'espoir de tirer un bénéfice personnel de ce contact et de manifester leur piété. Le rituel reflète aussi l'ordre social et met en évidence que l'empereur est le chef du peuple chrétien. Sur trois jours, les hommes guidés par l'empereur le jeudi, puis les femmes derrière l'impératrice le vendredi

et enfin, en dernier, les membres du clergé à la suite du patriarche s'approchent, le samedi, pour toucher et embrasser la relique de la Sainte Croix. Cet ordre met en valeur le lien particulier unissant l'empereur au Christ à travers la relique principale de la Passion, le bois de la Croix. Comme le texte était en latin, il est possible qu'il ait été connu à la cour capétienne.

Plusieurs fêtes de la Croix se déroulent à Constantinople au ^x^e siècle (Dagron, 2020, p. 663-667 ; Flusin, 2020, p. 273-278) qui utilisent les reliques de la Croix conservées au Grand Palais. L'une d'elles est exposée à Sainte-Sophie pendant quatre jours, la quatrième semaine de Carême (*Le typicon*, II, p. 40-45 ; *Livre des cérémonies*, t. III, Livre II, 11, p. 71-73). On lui fait aussi parcourir la ville de Constantinople fin juillet pour la fête du 1^{er} août (*Livre des cérémonies*, t. III, Livre II, 8, p. 57-59). Pour la fête du 14 septembre, dite de l'Exaltation de la Croix, la relique est apportée plusieurs jours avant la fête du Palais à Sainte-Sophie. Elle est exposée chaque jour dans les tribunes de la cathédrale et conservée la nuit dans les oratoires du patriarcat. Selon le *Typicon* liturgique de la Grande Église, un manuscrit du ^x^e siècle édité par Juan Mateos, la relique est vénérée par le peuple : les hommes pendant deux jours, par les femmes ensuite. Le texte ne précise pas qui la vénère le dernier jour, peut-être des membres du clergé comme au ^{vii}^e siècle. Toutefois, ce qui ressort des cérémonies décrites dans ce *Typicon* liturgique est le rôle du patriarche : c'est lui qui porte la relique de la Croix en procession et qui l'élève du haut de l'ambon, tandis que l'empereur la vénère depuis l'une des marches de l'ambon (*Le typicon*, I, p. 31). Une même impression se dégage du chapitre I, 31 du *Livre des cérémonies*, l'empereur et le patriarche se rencontrent dans la galerie mais le patriarche précède l'empereur là où se trouve la relique de la Croix, dans le « petit sékrétion », une pièce au-dessus du vestibule du narthex de la cathédrale (*Livre des cérémonies*, t. I, Livre I, 31, p. 230-231). Il est peu probable que Louis IX ait eu accès à cette compilation en grec qui n'a pas connu de traduction latine, mais il avait accès à d'autres sources d'information qui ont influé sur ses décisions.

Ce qui semble avoir été retenu du passé byzantin par le roi de France est en premier lieu le lien personnel unissant l'empereur aux reliques de la Passion. Les reliques jouent un rôle dans la sacralisation du pouvoir et connaissent une instrumentalisation politique (Bozoky, 2006). Les reliques de la Passion et en particulier le bois de la Croix, le ou les clous, la lance, la couronne d'épine sont des objets qui témoignent des souffrances du Christ au moment où cet aspect de la vie du Sauveur est mis en avant dans la spiritualité latine. La croix est à la fois un instrument de torture et de Salut. C'est un objet sur lequel le Christ a été cloué, et qui est réputé avoir tiré de ce contact une puissance miraculeuse et guérissante. Posséder cette relique est une source de prestige qui ancre le souverain dans une légitimité chrétienne. Le contact personnel entre l'objet sacré et l'empereur ou le roi est une métaphore de la relation privilégiée

qu'il entretient avec le Christ comme élu de Dieu. C'est pourquoi la mise en scène publique de ce contact est importante.

Louis IX a pu s'inspirer de deux textes qui existaient en latin et étaient lus pendant la fête de l'Exaltation de la Croix, introduite aussi en Occident au VII^e siècle. Le *Liber Pontificalis ecclesiae romanae* attribue au pape Serge (687-701) d'avoir rendu solennelle la fête de l'Exaltation de la Croix à Rome, en demandant aux fidèles d'embrasser un reliquaire contenant la relique de la Croix (*Le Liber pontificalis*, I, p. 374). La vénération de la Croix pour la fête du 14 septembre se diffuse de Rome vers les terres franques où la fête est célébrée à partir du VIII^e siècle.

Si le nom d'Héraclius est mentionné dans le texte de Mathieu Paris, c'est qu'on lisait dans les monastères et les communautés religieuses latines un document intitulé *Reversio sanctae crucis*, à l'occasion de la fête du 14 septembre. Un autre texte latin était aussi utilisé pour célébrer cette fête : *Sermo de exaltatione sanctae crucis*, probablement rédigé au VII^e siècle après le retour de la Croix en 630 (*Sermo de exaltatione*). Il fait de la récupération de la Croix l'unique raison de l'expédition d'Héraclius en terre perse. Les deux textes, la *Reversio* et le *Sermo*, ont la particularité de montrer Héraclius arrivant triomphalement à Jérusalem après sa victoire sur les Perses mais incapable de rentrer dans la ville car la porte s'était miraculeusement transformée en mur : un ange lui ordonne d'y entrer en toute humilité comme le Christ lui-même est entré dans la cité. Héraclius, ayant déposé les insignes impériaux, entre donc à pied, sans chaussures et simplement vêtu de lin, tenant la Croix dans les mains (*Reversio*, p. 188). C'est ce modèle qu'a retenu Louis IX, qui porte lui-même les différentes reliques dans la ville de Paris, vêtu d'une simple tunique et pieds nus, le visage en larmes. Le *Sermo* allait plus loin en montrant Héraclius dans une tunique de crin, comme un pénitent, avec des cendres sur la tête. (*Sermo de exaltatione*, 18, p. 200) Louis IX n'a pas retenu cette version pour le rituel qu'il a mis en scène lors de l'arrivée des reliques à Paris, même s'il aurait jeûné trois jours avant l'arrivée des reliques.

Le second point inspiré de Constantinople que Louis IX a voulu émuler est la création d'une chapelle qui serve d'écrin pour les reliques. Les croisades avaient permis aux rois d'Occident comme Louis VII de visiter la ville de Constantinople et d'être invités au Grand Palais. Un texte latin de la fin du XII^e siècle, la *Descriptio sanctuarii quod in palatio imperatoris Constantinopolim*, fournit une liste des reliques qui étaient conservées dans la capitale byzantine (« Descriptio », p. 216-217). La quatrième croisade ayant fait subir un pillage à la ville (*Robert de Clari, La conquête de Constantinople*), plusieurs contemporains de Louis IX avaient visité les chapelles palatines, et admiré leurs trésors de reliques.

Pour abriter l'importante collection de reliques accumulées au fil des siècles, les empereurs avaient fait construire et embellir plusieurs chapelles palatines.

L'église du Pharos dédiée à la Vierge a peut-être été édifée sous Constantin V (741-775). Elle se trouvait près de la mer, non loin d'une tour qui était éclairée la nuit et servait à guider les navigateurs. Michel III avait fait embellir cette église palatiale et Photius rédigea un sermon pour célébrer son inauguration en 864. L'église possédait des portes en argent travaillé, l'intérieur était orné de marbres polychromes et de mosaïques représentant la Vierge dans l'abside, le Christ, les anges et les saints. Photius décrit la profusion d'or et d'argent dans l'église : or des tessères de mosaïques ornant l'abside et la coupole, or recouvrant les chapiteaux et les corniches, or des chaînes de suspension des lustres. L'argent recouvrait le dôme du *ciborium* au-dessus de l'autel ainsi que les colonnes et les petites portes du sanctuaire. Étaient encore en argent les lustres, les couronnes et les colombes. « C'est comme si on entrait au ciel », s'exclame Photius, dans l'*ekphrasis* qu'il consacre à l'église (*Φωτίου Ὁμιλίαι*, p. 102-103 ; *The homilies of Photius*, p. 187-188).

Au x^e siècle, grâce au *Livre des cérémonies*, on voit que cette chapelle est la plus importante des trois chapelles palatines et qu'elle a un rôle en lien avec les reliques de la Passion, même si elle est dédiée à la Vierge (Magdalino, 2004). La vénération de la Croix et de la Sainte Lance avait aussi lieu dans cette chapelle, même si les deux précieuses reliques n'y étaient pas exposées en permanence. Les trois reliques majeures du bois de la Croix étaient conservées dans un *skeuophylakion* – un trésor ou une sacristie – du Palais et exposées dans les différentes chapelles palatines et à Sainte-Sophie la semaine du milieu du Carême (*Livre des cérémonies*, t. III, Livre II, 11, p. 71-73). Les jours précédant le 1^{er} août, l'une des croix était déposée au *skeuophylakion* de la chapelle du Phare, ointe de parfum avant d'être portée en ville pour sanctifier et purifier les espaces publics et les quartiers de Constantinople (*Livre des cérémonies*, II, 8, p. 57-59) Dans ces différentes cérémonies les empereurs avaient la primeur de l'accès à la relique, qu'ils venaient embrasser. C'est le *papias*, dignitaire civil en charge des clés du Palais, qui était chargé du lent transfert de la relique jusqu'à Sainte-Sophie. Cela renforçait encore un peu plus la distinction entre ce qui appartient au clergé et ce qui appartient à l'empereur (Dagron, 2020, p. 663-667).

La Vierge du Phare fut la chapelle la plus importante entre la trentaine d'édifices religieux situés dans l'enceinte du Palais, et elle ne perd point son rôle de reliquaire le plus éminent de la ville même quand la dynastie des Comnènes quitte le Grand Palais pour s'installer au Palais des Blachernes au fond de la Corne d'Or. L'église possédait en effet de précieuses reliques du Christ, dont le célèbre mandylion rapporté d'Édesse en 941, une pièce de tissu qui portait comme imprimé le visage du Christ. Aux reliques apportées à Constantinople par ses prédécesseurs, Manuel Comnène en ajouta une : il fit venir d'Éphèse la pierre sur laquelle on avait posé le Christ lors de la descente

de Croix. Nicolas Mézaritès, *skeuophylax* de l'église en 1201, fournit la liste la plus complète des reliques que la chapelle hébergeait (*Nicolas Mesarites*, p. 53-55). Il rapporte qu'on y conservait plusieurs reliques de la Passion du Christ, comme la couronne d'épines, le Saint Clou, le Fouet en fer de la Flagellation, le linceul du Christ en lin qui sent encore la myrrhe, un linge qui a servi à essuyer les pieds du Christ, la Lance, des sandales portant la marque des pieds du Christ, sans oublier la Sainte Tuile et le voile portant l'image du Christ. Les morceaux de la Croix étaient pour leur part conservés dans un coffret plat permettant d'enserrer les éléments pour former une croix à double branche horizontale, dans la tradition byzantine. La gravure de S.-J. Morand datée de 1790 montre une monture similaire pour la relique de la Croix conservée à la Sainte-Chapelle avant son démantèlement (Durand, 2004, p. 103, fig. 10).

La collection des reliques de la chapelle palatine de Constantinople, la Théotokos du Pharos, est certainement ce qui a inspiré le roi de France Louis IX pour son choix de conserver au Palais royal les reliques de la Passion achetées à prix d'or et de faire construire une chapelle palatine somptueuse qui leur servirait d'écrin. Louis IX n'ignorait pas l'importance politique de ces reliques, non plus que leur utilisation pour légitimer le pouvoir impérial et manifester que l'empereur est le lieutenant de Dieu sur terre, égal aux apôtres (Dagron, 1996). Il connaissait l'histoire d'Héraclius et sa mainmise sur la relique de la Croix après sa victoire sur les Perses. On ne peut affirmer qu'il avait connaissance des rituels byzantins autour des reliques de la Croix, comme le fait de laver le bois, et il n'adopte pas non plus la tradition d'embrasser les reliques ou les reliquaires comme c'est d'usage en Orient. Il invente son propre rituel comme en témoigne la description fournie par Mathieu Paris mais aussi Joinville, qui décrit le roi exposant lui-même la relique de la Croix à la vénération des fidèles le Vendredi saint dans la Sainte-Chapelle (*Jean de Joinville, Vie de saint Louis*, 733, p. 362-365).

On comprend les motivations de Louis IX d'imiter les empereurs byzantins, car il y a une concurrence entre pouvoir civil et pouvoir ecclésiastique en matière de religion. Prêtres et évêques ont le contrôle de la liturgie et des sacrements. Le pouvoir civil leur est soumis dans ce domaine. Mais les reliques permettent au pouvoir civil de s'affirmer à l'égal des prêtres, de faire valoir le lien personnel de l'empereur ou du roi avec le roi céleste. On comprend pourquoi il n'a pas paru opportun à Louis IX de partager les reliques achetées à prix d'or avec l'évêque de sa ville capitale. Les abbayes royales comme Saint-Denis font de l'ombre à la cathédrale, qui n'est pas non plus le lieu des sacres des rois.

C'est encore un point de comparaison entre les deux cathédrales de Sainte-Sophie et de Notre-Dame de Paris : elles sont assez pauvres en reliques. C'est précisément leur proximité avec un pouvoir civil exalté ainsi que la présence de monastères prestigieux qui explique cette relative pauvreté. En dépit de tous

ses atouts et de ses prestiges, d'église majestueuse et centrale, Sainte-Sophie, n'abrite que peu de reliques parmi celles que la ville de Constantinople a pu accumuler tout au long de son existence byzantine. La liste qu'on peut dresser, notamment grâce aux récits des pèlerins russes qui visitent Constantinople à partir du XII^e siècle, est si grande que la ville semble bien mériter la désignation « Nouvelle Jérusalem » que lui assignent quelques auteurs déjà depuis la fin de l'Antiquité tardive. Or, chose étrange, ce n'est qu'un petit nombre de reliques qui va être déposé dans la Grande Église, dont aucune ne mérite le titre d'« unique et de précieuse ». En fait, les reliques les plus précieuses, soit des objets qui se rapportaient à la Passion du Christ, soit à la Vierge, soit aux grands martyrs de la chrétienté, ne reposent dans aucune des grandes églises de la capitale qui attirent un grand nombre des fidèles mais, dans des églises comprises dans l'espace du Grand Palais, sous le contrôle impérial (Wortley, 2006).

De la même manière, Notre-Dame de Paris n'est pas très riche en reliques. Elle ne dispose ni du corps de saint Denis ni de celui de saint Germain, deux évêques prestigieux mais inhumés dans des monastères. La patronne de Paris qui avait protégé la ville des Huns est de la même manière enterrée dans un monastère fondé par Clovis. La cathédrale en bénéficie seulement lors de processions avec le reliquaire qui font une station à la cathédrale. La cathédrale dispose cependant d'un morceau de la Croix que lui a fait parvenir en 1120 un ancien chanoine devenu chantre à l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Rien de très spectaculaire en comparaison des morceaux de la Croix qui ornent la Sainte-Chapelle. Philippe Auguste a cherché à favoriser la cathédrale et il remet à celle-ci en 1186 une série de reliques « redécouvertes » dans l'église Saint-Étienne : des cheveux de la Vierge, des dents de saint Jean-Baptiste, un bras de saint André, une partie du crâne de saint Denis, des pierres de la lapidation de saint Étienne... Une fête est célébrée chaque année le 4 décembre pour commémorer cet événement. Philippe Auguste y fait enterrer aussi son épouse Isabelle de Hainaut (Sandron, 2021, p. 261-263 ; Gauvard et Le Gall, 2022, p. 303). De nouveau, on constate l'attitude très différente de Philippe Auguste et de Louis IX dans leurs rapports avec la cathédrale. La concurrence de la Sainte-Chapelle toute proche pousse dans les années 1260 les chanoines à faire réaliser une chasse somptueuse pour saint Marcel, un ancien évêque de Paris, peu connu. Si les reliques de la cathédrale ne sont pas très prestigieuses, les chasses-reliquaires en orfèvrerie les mettent en valeur (Sandron et Tallon, 2019, p. 108-116). Rien toutefois qui ne fasse vraiment concurrence à la Sainte-Chapelle, si ce n'est le culte marial qui attire vers la cathédrale les fidèles et les visiteurs.

Les deux cathédrales rayonnaient autrement : par leur liturgie, par leurs innovations musicales, par leur architecture depuis les travaux engagés par Maurice de Sully pour Notre-Dame et par Justinien pour Sainte-Sophie, par le nombre des clercs ou des chanoines les desservant (Wright, 1989 ; Moran, 2006).

RÉFÉRENCES

SOURCES PRIMAIRES

- Adamnan's De locis sanctis*, éd. Denis Meehan, Dublin, Institute for Advances Studies Dubli, 1983 [Scriptores Latini Hiberniae, 3].
- «*Descriptio sanctuarii quod in palatio imperatoris Constantinopolim*», *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, éd. Paul Riant, Genève, CTHS, 2004² (1878), t. II, p. 216-217.
- Égérie, Journal de voyage (Itinéraire)*, éd. Pierre Maraval, Paris, Les éditions du Cerf, 2002 (1982) [Sources Chrétiennes, 296].
- Grande chronique de Matthieu Paris*, trad. Alphonse Huillard-Breholles, t. 5, Paris, Paulin, 1840.
- Jean de Joinville, Vie de saint Louis*, éd. Jacques Monfrin, Paris, Classiques Garnier, 2019 (1995).
- Le Liber Pontificalis*, vol. I-III, éd. Louis Duchesne, Paris, de Boccard, 1955-1957² (1886-1892).
- Le Trésor de l'abbaye royale de S. Denis en France, Qui comprend les Corps saints et autres Reliques précieuses qui se voyent tant dans l'Église, que dans la salle du Trésor*, Paris, Imprimerie de J. Chardon, 1752.
- Le typicon de la Grande Église. Ms. Sainte-Croix n° 40, x^e siècle. Tome I : Le cycle des douze mois ; tome II : Le cycle des fêtes mobiles*, éd. Juan Mateos, Rome, Pontificium Institutum Orientalium Studiorum, 1962-1963 [Orientalia christiana analecta, 165-166].
- Livre des cérémonies = Constantin Porphyrogénète, Le Livre des cérémonies*, éd. Gilbert Dagron, Bernard Flusin, Paris, Association des Amis du Centre d'histoire et de civilisation de Byzance, 2020.
- MARAVAL Pierre. *Récits des premiers pèlerins chrétiens d'Orient (iv^e-vii^e siècle)*, Paris, Les éditions du Cerf, 1996.
- Matthæi Parisiensis, monachi Sancti Albani, Chronica majora*, éd. Henry R. Luard, t. IV, Londres, Longman & Co./Trübner&Co., 1877.
- Nicolas Mesarites, His Life and Works* (in translation), trad. Michael Angold, Liverpool, Liverpool University Press, 2017.
- Paulinus Nolanus, Epistulae*, éd. Guilelmus de Hartel, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften 1999² (1894) [Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum, 29].
- «Robert de Clari, La conquête de Constantinople», *Historiens et chroniqueurs du Moyen Âge*, éd. Albert Pauphilet, Paris, Gallimard, 1952, p. 7-81.
- «*Reversio sanctae crucis* (BHL 4178)», éd./trad. Stephan Borgehammar, «Heraclius Learns Humility: Two Early Latin Accounts Composed for the Celebration of *Exaltatio Crucis*», *Millennium: Jahrbuch zu Kultur und Geschichte des ersten Jahrtausends n. Chr.*, 6, 2009, p. 181-191.
- «*Sermo de exaltatione sanctae crucis* (BHL 4181a)», éd./trad. Stephan Borgehammar, «Heraclius Learns Humility: Two Early Latin Accounts Composed for the Celebration of *Exaltatio Crucis*», *Millennium: Jahrbuch zu Kultur und Geschichte des ersten Jahrtausends n. Chr.*, 6, 2009, p. 192-201.
- The Armenian History attributed to Sebeos*, trad. Robert W. Thomson, comm. James Howard-Johnston, Tim Greenwood, Liverpool, Liverpool University Press, 1999.

The Homilies of Photius patriarch of Constantinople, trad./comm. Cyril Mango, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1958.

Φωτίου 'Ομιλία. Ἔκδοσις κειμένου, εἰσαγωγή καὶ σχόλια ἐπὶ Βασιλείου Λαούρδα [Les homélies de Photius, éd. Basileios Laourdas], Thessalonique, Société d'études macédoniennes, 1959.

LITTÉRATURE SECONDAIRE

BORGEHAMMAR Stephan. «Heraclius Learns Humility: Two Early Latin Accounts Composed for the Celebration of *Exaltatio Crucis*», *Millennium: Jahrbuch zu Kultur und Geschichte des ersten Jahrtausends n. Chr.*, 6, 2009, p. 145-201.

BOZOKY Edina. *La politique des reliques de Constantin à Saint Louis*, Paris, Beauchesne, 2006.

BOZOKY Edina. «Saint Louis, ordonnateur et acteur des rituels autour des reliques de la Passion», *La Sainte-Chapelle de Paris. Royaume de France ou Jérusalem céleste. Actes du Colloque* (Paris, Collège de France, 2001), éd. Christine Hediger, Turnhout, Brepols, 2007, p. 19-34.

DAGRON Gilbert. *Empereur et prêtre. Étude sur le «césaropapisme» byzantin*, Paris, Gallimard, 1996.

DAGRON Gilbert. «Commentaire du Livre II. Quatrième partie, le Livre II», *Constantin Porphyrogénète, Le Livre des Cérémonies*, t. IV, 2, éd. Gilbert Dagron, Bernard Flusin, Paris, Association des Amis du Centre d'histoire et de civilisation de Byzance, 2020, p. 639-806.

DRIJVERS Jan Willem. *Helena Augusta: the mother of Constantine the Great and the Legend of her Finding of the True Cross*, Leyde, Brill, 1991.

DURAND Jannic. «La translation des reliques impériales de Constantinople à Paris», *Le trésor de la Sainte-Chapelle* (catalogue de l'exposition), éd. Jannic Durand, Marie-Pierre Laffitte, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2001, p. 37-41.

DURAND Jannic. «La relique impériale de la Vraie Croix d'après le Typicon de Sainte-Sophie et la relique de la Vraie Croix du trésor de Notre-Dame de Paris», *Byzance et les reliques du Christ*, éd. Jannic Durand, Bernard Flusin, Paris, Association des Amis du Centre d'histoire et de civilisation de Byzance, 2004, p. 91-105 [Monographies, 17].

FLUSIN Bernard. «Les reliques de la Sainte-Chapelle et leur passé impérial à Constantinople», *Le trésor de la Sainte-Chapelle* (catalogue de l'exposition), éd. Jannic Durand, Marie-Pierre Laffitte, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2001, p. 20-31.

FLUSIN Bernard. «Commentaire du Livre I. Table, titre et préface ; cérémonies religieuses (Livre I, 1-46)», *Constantin Porphyrogénète, Le Livre des Cérémonies*, t. IV, 1, éd. Gilbert Dagron, Bernard Flusin, Paris, Association des Amis du Centre d'histoire et de civilisation de Byzance, 2020, p. 1-364.

FROLOW Anatole. *La relique de la Vraie Croix. Recherches sur le développement d'un culte*, Paris, Institut français d'études byzantines, 1961.

- GAUVARD Claude, Jean-Marie LE GALL. « Notre-Dame de Paris et le roi », *Notre-Dame de Paris. Une cathédrale dans la ville des origines à nos jours*, éd. Boris Bove, Claude Gauvard, Paris, Belin, 2022, p. 299-329.
- MAGDALINO Paul. « L'Église du Phare et les reliques de la Passion à Constantinople (VII^e/VIII^e-XIII^e siècles) », *Byzance et les reliques du Christ*, éd. Jannic Durand, Bernard Flusin, Paris, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2004, p. 15-30 [Monographies, 17].
- MORAN Neil. « Music and Liturgy in the Hagia Sophia, Constantinople », *Architektur und Liturgie*, éd. Michael Altripp, Claudia Naverth, Wiesbaden, Reichert Verlag, 2006, p. 265-270.
- SANDRON Dany. *Notre-Dame de Paris. Histoire et archéologie d'une cathédrale (XII^e-XIV^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2021.
- SANDRON Dany, Andrew TALLON. *Notre-Dame de Paris. Neuf siècles d'histoire*, Paris, Parigramme, 2019.
- WORTLEY John. « Relics and the Great Church », *Byzantinische Zeitschrift*, 99, 2006, p. 631-647.
- WRIGHT Craig. *Music and Ceremony at Notre Dame of Paris (500-1550)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.



De nombreux musicologues ont cherché à démontrer le lien et les interactions entre l'espace acoustique et la pratique et l'évolution des répertoires musicaux. Comment ne pas lier, par exemple, la nouvelle construction du chœur de Notre-Dame à la fin du XII^e siècle et ce foisonnement d'expérimentations polyphoniques désigné par l'expression « École Notre Dame de Paris » ? D'autres lieux, comme la Chapelle Saint-Pierre Saint-Paul du Palais de Papes en Avignon amènent les chercheurs à se poser les mêmes questions sur une interaction forte entre architectures, interprétations musicales et techniques de composition. Il en est de même dans le cadre des études, toutes périodes confondues, sur les saintes chapelles ou les grandes églises à coupole de tradition architecturale orientale.

Cet ouvrage rassemble des études présentées au colloque international *Résonances gothiques*. Colloque d'archéoacoustique, organisé du 7 au 9 septembre 2023 au Palais des Papes Convention Center d'Avignon, à l'initiative des projets de recherche The Past Has Ears (PHE) et The Past Has Ears at Notre-Dame (PHEND), avec Sorbonne Université (IReMus et Institut Jean le Rond d'Alembert), l'IUF, le PRISM, et Aix Marseille Université, en collaboration avec Avignon Tourisme, pour faire le point sur les recherches dans les domaines de l'archéoacoustique en lien avec la musicologie, l'histoire et l'histoire de l'art, tout en interrogeant le point de vue des interprètes de chant sacré médiéval qui expérimentent l'acoustique des salles de concert pour trouver des résonances favorables sous les voûtes gothiques.



PHE



PHEND

